

QUELQUES REFLEXIONS SUR LE ROMAN DE MYKHAILO IVASSIOUK
 "AU ROYAUME DES VERTOUKHAÏ"

Розкриваються передумови виникнення сталінського тоталітаризму, який позначив собою більшу частину ХХ ст. Аналізуються присвячені цьому явищу окремі праці сучасних зарубіжних філософів та літературознавців. Головна увага зосереджена на аналізі книги "У царстві вертухаїв" відомого українського письменника М.Івасюка, яка вийшла посмертно і в якій автор описав поневіряння та жахи, пережиті у Печорлазі протягом трьох років.

Ключові слова: тоталітаризм, комунізм, зло, книга-свідчення, Буковина, Печорлаг, раб, кола пекла.

Le temps a passé, les témoignages se sont accumulés, les yeux se sont ouverts, l'heure est venue de se retourner sur le siècle écoulé et de s'interroger sur les racines du mal. Beaucoup de livres ont déjà paru sur l'analyse de ce phénomène. Par exemple, "Tzvetan Todorov y voit un mal du siècle équitablement partagé entre nazisme et communisme, rejoignant ainsi en partie les analyses d'autres philosophes et historiens, comme Revel ou Nolte, qui ont récemment établi qu'il existait une origine commune aux deux grands totalitarismes qui ont endeuillé le siècle" [1, p. 90]. Mais en partie seulement. "Si le programme nazi dit aussi la vérité du régime communiste, il est utile d'en analyser les différences: le communisme se veut un aboutissement des idées propagées par le christianisme, le nazisme méprise cette tradition et se présente comme l'héritier de la pensée païenne" [1, p. 90]. On dira à juste titre que les résultats se valent, que les victimes des deux camps furent sans doute peu sensibles à cette subtile distinction; leur sort était semblable en fin de compte: les uns étaient traités par les Soviétiques comme des esclaves, et les autres étaient considérés par les nazis comme des sous-hommes.

On peut situer, peut-être, dans ce contexte idéologique l'essai polémique de François Meyronnis *De l'extermination considérée comme l'un des beaux-arts*. En effet, cet auteur entreprend une critique vigoureuse et brillante d'une littérature à succès à laquelle il reproche de mettre en scène l'omniprésence du Mal. De plus ce Mal ne se limiterait plus à des actes de transgression commis à l'encontre du Sacré (comme ceux que l'on peut trouver chez Lautréamont ou Bataille, des auteurs qu'il admire dans la mesure où ils ont exploré des territoires neufs), mais, force protéiforme, il s'infiltrerait partout, récupérerait toute forme d'oppositionnel se nourrirait de lui-même pour croître à l'infini. Pour illustrer sa thèse, François Meyronnis choisit de commenter deux romans qui ont été couronnés par des prix littéraires

prestigieux: *La Possibilité d'une île* de Michel Houellebecq et *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell.

Il me semble pourtant que la problématique développée par les deux œuvres n'est pas du tout la même. François Meyronnis a, certes, raison d'affirmer que dans les deux récits s'expose ostensiblement une haine féroce de la vie et que cette haine est dirigée en particulier contre les femmes, considérées exclusivement dans leur rôle de donneuses de vie. Mais, en appuyant son argumentation sur *Les Bienveillantes*, François Meyronnis ne prend-il pas le risque de sombrer dans une erreur bien commune pour de nombreux lecteurs, celle de confondre auteur et narrateur? En effet, dans le roman de Jonathan Littell, le narrateur est, pour reprendre les termes de Gérard Genette, un narrateur homodiégétique et plus précisément autodiégétique: le "je" du récit est un S.S. qui raconte ses expériences de guerre et ses crimes, et ce sur près de mille pages. Conformément à la focalisation interne du dispositif narratif, toutes les informations (événementielles, émotionnelles et axiologiques) sont données au lecteur à travers le regard et la pensée du personnage-narrateur, qui a la particularité remarquable de ne jamais pouvoir entrevoir, autour de lui, le moindre signe de "Bien".

A mon sens, il faut donc considérer *Les Bienveillantes* comme une étude clinique de phénomènes qui peuvent – hélas! – surgir en nombre dès que des circonstances un peu exceptionnelles révèlent des bassesses habituellement cachées. C'est là une autre manière, et encore plus radicale, de questionner le grand problème qui a traversé toute la réflexion sur la création artistique au XX siècle, à savoir: quel rapport peut-il exister entre la littérature et la réalité? On se doute qu'il n'a pas été facile, dans l'immédiat du déroulement de l'histoire, de parler des destructions matérielles et morales issues des guerres mondiales et des révolutions, et, surtout, d'écrire, entre autres, sur la dérive de l'homme dominé par le Mal, qui a été capable de mettre en place des camps de concentration et d'extermination qui défient la raison et le sens moral tant par leur cruauté que par leur systématisme industrielle. En effet, ce "réel", qui est au-delà des mots, comme l'a répété à juste titre Theodor W. Adorno, met en cause profondément l'existence et la force de cet humanisme et de son idéal moral qui fondaient, depuis des siècles, les sociétés dites civilisées. A mon avis, le romancier Jonathan Littell a sans doute eu un tel désir de "comprendre" ce que sont les ressorts qui transforment un homme en un froid bourreau qu'il a décidé – qu'il a peut-être pris le risque – de rédiger son histoire à la

première personne, pour souligner, faire voir et entendre, par la médiation d'une voix concrète, ce que Hannah Arendt appelle la banalité du mal.

Le roman de Jonathan Littel représente, donc, de façon crue la machine de destruction massive élaborée par les nazis; de la même façon, des écrivains des pays de l'Est mettent à nu des crimes commis par le système communiste et stalinien. Parmi eux, il faut citer le pionnier qu'a été Alexandre Soljenitsyne, victime lui-même du régime totalitaire de son pays, et en particulier le roman qu'on peut considérer comme le point culminant de son œuvre: *Une journée d'Ivan Denissovitch*, qui, à l'instar de Dante, décrit tous les cercles de l'enfer, mais un enfer concentrationnaire, bien terrestre, humain et ancré dans notre monde. Dans ce récit éblouissant, Alexandre Soljenitsyne raconte le froid, la faim, l'humiliation, et il traduit les préceptes des Évangiles dans la langue écorchée des *zeks* (le terme *zek* désigne les prisonniers du Goulag (abréviation russe de "zakluchonyi" signifiant *détenu, enfermé*) qui remplissent leur écuelle avec une nourriture qui a le goût du divin. Ce roman est un brûlot politique, bien sûr, mais c'est surtout un hymne à l'homme, qui sait trouver des accents christiques bouleversants. D'autres livres d'Alexandre Soljenitsyne s'inscrivent dans la même lignée. *Le Premier Cercle* dépeint magistralement les conflits intérieurs que connaissent ces esclaves que le travail doit asservir à leurs semblables. Dans *Le Pavillon des cancéreux*, la métaphore du cancer, véritable figure d'un fatum collectif, permet à Alexandre Soljenitsyne d'explorer les abîmes des âmes mortes, dans une Russie moribonde. On sait que *L'Archipel du Goulag* a été un roman capital qui a fait découvrir à l'Occident toutes les horreurs des camps soviétiques.

Un autre grand témoin de l'inhumain est incontestablement Varlaam Chalamov, qui a connu au total dix-neuf années de bagne qu'il a décrites dans *Les Récits de la Kolyma* et *Vichéra*. Le premier livre a paru d'abord en *samizdat*; il a été traduit en 1978 en français. Il a été très difficile de savoir qui était l'auteur de ces livres; en effet, leur auteur, Varlaam Chalamov, vieilli, apeuré, se terrait dans son hospice. Il y mourut en 1982, en sachant que sa mission était accomplie. Avec la même force qu'Alexandre Soljenitsyne, mais dans des modes d'écriture et un style très différents, il a témoigné sur la fabrique de l'inhumain. En effet, ces "petites" nouvelles nous entraînent dans un bagne où l'âme gèle plus vite que les crachats, par moins cinquante degré, et sont appelées à rester comme un des monuments littéraires qui comptent au XX siècle. *Vichéra* est le nom d'un camp du complexe des Solovki où Varlaam Chalamov a été incarcéré à la fin des années vingt, pendant sa jeunesse. Ce petit livre montre aussi l'histoire douloureuse du régime soviétique, et nous four-

nit des précisions précieuses et concrètes sur ce qu'a été le système stalinien dans son projet fou de refonder l'homme.

La littérature ukrainienne est, elle-aussi, très riche en de tels livres-témoignages. Moi, je voudrais m'arrêter sur un livre, à savoir *Au Royaume des vertoukhaï* de l'écrivain ukrainien Mykhaïlo Ivassiouk (1917-1995). J'ai connu personnellement cet auteur, alors que nous travaillions tous les deux à l'université de Tchernivtsi. Nos rencontres étaient très fréquentes car il donnait des cours de théorie littéraire à la faculté de langues étrangères où j'enseignais le français – pour l'anecdote, nos conversations se déroulaient très souvent en français. Mykhaïlo Ivassiouk, après ses études au lycée de Tchernivtsi, est entré en 1939 à l'université de cette ville, alors roumaine, où il se préparait à étudier les lettres et la philosophie françaises. Mais on l'en a chassé parce qu'il n'était pas à même de régler la taxe que les Ukrainiens, qui eux n'en n'étaient pas dispensés comme leurs camarades roumains, devaient payer. Mykhaïlo Ivassiouk a raconté ses jeunes années à son sauveur – le médecin-psychiatre du Petchorlag (Le camp de Petchora), – Alexandre Choulder. Il lui a parlé de cette étrange métamorphose, qui a fait que l'étudiant de la faculté philosophique d'une université européenne prestigieuse, un jeune homme élégant, à lunettes, s'est transformé tout d'un coup en un homme fantomatique souffrant de dystrophie, identifié et marqué par un numéro qui le liait au Goulag, vêtu d'un caban couleur de boue et d'un pantalon taillé dans le même tissu et retenu par une ceinture pourrie. Il évoque ainsi plus tard devant Choulder sa rencontre avec l'Histoire qui détruit ses rêves de jeunesse, il parle "de ses études au lycée et de son désir d'étudier à Grenoble", et constate, amer:

"Mais Hitler, ayant déclenché la guerre avec la Pologne et puis avec la France et l'Angleterre m'en empêcha. Je ne pus réaliser mon rêve. Pendant la guerre personne ne m'octroierait un visa français, et je n'avais aucune envie de m'enrôler dans l'armée royale roumaine, et encore moins dans un régiment de gendarmes. Le gouvernement royal durant vingt années fit subir tant de vilénie et d'horreur aux Ukrainiens de Bucovine – il ferma toutes les écoles ukrainiennes, il interdit même de parler ukrainien, il poursuivit systématiquement les intellectuels ukrainiens. Un tel État, peut-il compter que je le défende? Je suis donc passé d'une partie de la terre ukrainienne, appelée Bucovine, vers la terre de la grande Ukraine. Et c'est pour cela qu'on me flanqua aux travaux forcés pour trois longues années... et on me transforma en bête de somme" (Toutes les traductions de l'ukrainien sont faites par nous – T.I.) [2, p. 53].

Lors de nos conversations dans les couloirs de notre université, en fumant sa cigarette, parfois, il faisait allusion devant moi à ces années passées à

Petchorlag, qu'il comparait aux cercles de l'enfer. Mais, il le faisait avec beaucoup de prudence car, il ne faut pas l'oublier, nous vivions, alors, dans notre pays, dans un régime totalitaire, où chacun pouvait être l'objet d'une dénonciation l'accusant d'incivisme: le tristement célèbre KGB était présent partout.

Mykhaïlo Ivassiouk était un vrai intellectuel avec lequel je pouvais aborder n'importe quel sujet sur les littératures ukrainienne, russe et mondiale. En le regardant vivre auprès de moi, je n'aurais jamais cru qu'il avait enduré tant de souffrances morales et physiques, et qu'il ne s'était jamais résigné aux caprices du sort. Je dois ajouter encore que, vers la fin des années soixante-dix, il a vécu, probablement, la plus grande tragédie de sa vie, dont je fus le témoin, à savoir la disparition de son fils bien-aimé Volodymyr – le plus grand compositeur ukrainien de cette époque, dont la popularité et la gloire, à l'échelle de notre pays, pourraient être comparées avec celles de John Lennon, le leader des Beatles, ce groupe mondialement connu. On a eu l'impression que le ciel était tombé comme une masse de fer sur la tête du père, en déchirant chaque cellule de sa conscience, quand il a annoncé à son amie d'autrefois que le plus grand trésor de sa vie était perdu et qu'il ne lui restait plus rien à perdre... Dans le monologue de sa prière, il se fige devant le visage de son fils, et personne, ni sa femme fidèle, ni ses deux filles charmantes, ne purent interrompre cette prière. Ces anciens *vertoukhai* (mot ukrainien signifiant "un géolier"), ces géoliers qui n'avaient pas réussi à traquer le père épièrent, guettèrent le fils qui, tel un héros de Dovjenko, marchait sur un chemin blanc, baignant dans la lumière du clair de lune, au milieu du printemps et des pommiers en fleurs... Ils l'épièrent et le tuèrent.

Le livre-documentaire de Mykhaïlo Ivassiouk, compte 22 petites nouvelles, et a été publié seulement vingt ans après sa rédaction (il l'a écrit dans les années 80-90 du siècle passé). Ce récit retrace les événements tragiques que l'auteur a connus à Petchorlag jusqu'en 1946. Dans ce camp de travail forcé, les *vertoukhai* se mettaient en quatre pour l'ajuster à la catégorie des "ennemis du peuple", mais il s'y opposait avec acharnement. Ainsi, même lorsqu'il connut une situation désespérée – le chaland, qui transportait des "esclaves" à travers la Petchora, avait chaviré et il s'était retrouvé projeté dans l'eau glaciale du fleuve, – il blasphéma contre le père des peuples, et trouva ainsi assez de forces pour se sauver du piège des eaux mortifères: "Je suis maigre comme Don Quichotte. Pourtant dans cette fièvre glaciale les forces ne me quittent pas ; on ne peut pas les plier et les crucifier sur la neige. Je renferme en moi la puissance de mon peuple. Voilà mon cœur qui cogne dans ma poitrine, tel l'épicentre d'un séisme. Faire répandre l'idée d'une société socialiste est le plus grand mensonge, la niaiserie la plus exé-

crable que l'homme put jamais professer sur notre planète probablement unique dans tout l'univers. Je crois qu'aucun écrivain, même s'il possédait l'imagination la plus débridée, n'eût pu jamais inventer une telle image pathologique et cruelle" [2, p. 29].

Mais même dans ces conditions inhumaines les gens manifestaient leur solidarité et étaient prêts à venir au secours des malheureux. Ayant échappé à la mort grâce à l'aide de deux de ses compagnons, lors du passage de la Petchora, Mykhaïlo Ivassiouk courut, jusqu'à la limite de ses forces, à travers la taïga glaciale, encouragé par ses amis, des esclaves en fait comme lui. Il s'approcha enfin d'une petite maison, frappa à la porte, une femme en sortit, lui parla en ukrainien et le laissa entrer. Elle lui raconta, alors, l'histoire dramatique de sa vie. Toute sa famille avait été déportée d'Ukraine vers la Sibérie pendant la fameuse collectivisation. Elle et sa fille, Oksana, étaient les seules survivantes, car tous les autres membres de la famille n'avaient pu endurer les souffrances atroces qu'on leur avait fait subir [2, p. 32].

Il eut la chance de rencontrer le docteur Choudler, un psychiatre juif, qui avait su rendre compatibles la dignité humaine humiliée et les nouvelles conditions de vie dans un camp de détention entouré de barbelés. Ce docteur lui sauva en définitive la vie; il disait à Mykhaïlo Ivassiouk: "Vous vous êtes trouvé sous le pouvoir sauvage d'un cataclysme, il vous raserait jusqu'au sol, si vous parlez d'un esclavage. Les criminels, qui font la politique, n'aiment pas, quand on leur rappelle leur ignorance impudente. En enfer, on ne gronde pas les diables. Des gens épuisés de fatigue sont transformés en bêtes de somme. Le monde semble être vilain et les gens – boueux" [2, p. 53].

Le livre de Mykhaïlo Ivassiouk est de facture classique: une succession de chroniques brèves, presque toujours achevées par une "pointe" comme dans la nouvelle classique. Par exemple, ce dénouement inattendu: quand, au bâtiment psychiatrique de l'hôpital, dans les bras de Mykhaïlo Ivassiouk, meurt Ivan Syniouk – un jeune garçon de Kitsman (c'est la ville natale de Mykhaïlo Ivassiouk), – son dépérissement évoque dans sa mémoire le chemin qui le menait de la grande route "jusqu'à la châtaigneraie, par où commençait la magnifique forêt de Kitsman. Sur cette route je rencontrais souvent ce garçonnet Ivan Syniouk" [2, p. 131]. Il essaie de se rappeler l'odeur de cette forêt, mais autour de lui les gens ne cessaient de mourir, et les corps raides des dystrophiques étaient empilés sur les abords du camp jusqu'au printemps, comme on le fait avec les arbres abattus, en attendant le moment où la terre allait se réveiller et recevoir les corps des martyrs.

"Les empilements des cadavres montaient jusqu'au ciel tout au long de l'hiver, pour se montrer à Dieu. Mais Dieu ne daignait même pas les regarder; il y en avait quelques milliers" [2, p. 61].

Les conditions de vie de ces prisonniers-esclaves étaient épouvantables. Par exemple, on leur donnait à peine manger (300 grammes de pain par jour), juste assez pour qu'ils ne meurent pas. Ainsi "nourris", ils devaient transporter par jour 80 brouettes remplies de sable. Mykhaïlo Ivassiouk n'en transportait que 60, mais il était toujours hanté par la peur d'être privé de ce morceau de pain. Ainsi vont ces chroniques de Mykhaïlo Ivassiouk: une mosaïque où la planète entière se croise dans la plus effroyable humiliation; elles relatent aussi bien les cruautés, les absurdités et les affres que le système soviétique avait engendrées, que les actes les plus invisibles d'héroïsme.

Le chapitre intitulé *L'insurrection des esclaves* montre un épisode exceptionnel dans la vie de ces esclaves. Il en dit long sur l'insoumission et l'invincibilité de l'âme des détenus. Ce fut une vraie révolte des esclaves contre leurs geôliers, contre leur cruauté. Le prétexte en fut très simple. Les geôliers avaient ordonné aux prisonniers de leur préparer un bain très chaud. À peine ces derniers y furent-ils entrés, que ces esclaves les y enfermèrent et se ruèrent vers les casernes, où étaient entreposées les armes de la garnison dont ils s'emparèrent. L'insurrection, dirigée par un certain Chapoval, ukrainien de Kouban, surnommé Spartacus, dura trois semaines. Toutefois, comme l'on peut s'y attendre, les forces étant inégales, les insurgés furent brutalement exterminés. Mais Chapoval ne se rendit pas et ne voulut pas être à la merci de ses vainqueurs, aussi se brûla-t-il la cervelle dans un dernier geste plein de bravoure et de panache [2, p. 143].

Grâce à la protection d'Alexandre Choulder Mykhaïlo Ivassiouk assure les fonctions d'aide-médecin, il fait tout son possible pour faciliter l'existence des prisonniers et les sauver de la mort. Même dans ces conditions inhumaines, il y avait de la place pour les sentiments les plus hauts et pour des rencontres humaines et intellectuelles enrichissantes. Par exemple, Mykhaïlo Ivassiouk a rencontré Iryna Zadons'ka, une compatriote originaire d'une ville ukrainienne, Jytomyr, qui était le chef de cette colonie vouée aux travaux forcés. C'était une femme intelligente, qui avait obtenu ses diplômes dans une faculté des lettres et avec qui il pouvait avoir de riches entretiens. Il lui a parlé de poètes français comme François Villon, Paul Verlaine ou Arthur Rimbaud, et a récité leurs poèmes. Leurs rencontres ont été très fréquentes; c'était pour lui l'occasion d'évoquer avec elle des poètes italiens (Dante, Saint François d'Assise), russes (Alexandre Blok, Sergueï Essenine) ukrainiens (Oleh Oljytch, Yévhen Malaniuk, Ivan Franko, Vassyl Tchoumak, etc.). Mykhaïlo Ivassiouk ressentait même de la sympathie envers cette jolie femme, mais il ne pouvait pas comprendre un phénomène humain étrange qui le laissait perplexe: "... comment dans l'âme de cette femme si raffinée,

aux horizons moraux si larges, pouvaient coexister une poétesse qui montrait une grande force émotionnelle et un maître cruel et intraitable pour ses serfs, qu'on trouvait dans les Goulags?" [2, p. 104]. Mykhaïlo Ivassiouk a beaucoup regretté de n'avoir pas pu conserver par écrit quelques vers d'Iryna Zadons'ka pour mettre en lumière, au moins, ce paradoxe et cette contradiction: "... comment dans le royaume des *vertoukhai*, même des gens doués, emplis de talent, peuvent-ils ainsi se dégrader et se transformer en propriétaires et maîtres d'esclaves, pour survivre eux-mêmes dans cette "société la plus avancée au monde" [2, p. 105]. Une fois de plus, un homme qui a été le témoin direct de l'inhumain nous interroge jusqu'à l'étourdissement, en nous inoculant un doute profond sur la nature de l'homme, sur une vision humaniste de notre monde. Obsédante, chez lui, revient la même question: comment une utopie qui prônait le bonheur et la liberté de l'homme a-t-il pu enfanter un monstre froid comme Staline et tout un système qui broyait irrémédiablement tous ceux qui osaient revendiquer la possibilité même d'être un homme? Tirerons-nous un jour une conclusion et des leçons rationnelles sur les massacres qui ont ensanglanté le XX siècle? Que faire de ce passé pour ne pas tomber à nouveau sous l'emprise des instincts les plus bas, du cynisme et de l'hypocrisie qui tenaient lieu de science? Déjà Montaigne lui-même avait été choqué par l'inconcevable principe de sélection qui sévissait en Moscovie, quand les meilleurs esprits qui n'entraient pas dans "l'archine" fixé par "le synode" étaient envoyés de la froide Moscou dans la Sibérie glaciale.

Mykhaïlo Ivassiouk a subi donc trois ans de camps de travaux forcés pour se "repentir" de ses "déviations". Aussi à la fin de ces épreuves qui l'avaient fait passer par les cercles de l'enfer les plus horribles, Mykhaïlo Ivassiouk pouvait-il penser: "Enfin j'aurai la paix. Je vais me réfugier dans le travail, je vais chercher l'occasion d'échapper à ce royaume odieux des *vertoukhai*. Je vais ramper à genoux, je vais m'enrouler comme un serpent, faire le malin, me traîner comme le dernier des vers, pour m'enfuir de ce sale paradis sanglant... Oui, il faut me sauver de ce royaume de la faim, de la mort, du travail servile et de cette vie foncièrement animale. Je ressentais devant moi un abîme inconnu, un vide noir, où j'étais prêt à m'enfoncer les yeux bandés" [2, p. 11].

La libération tant rêvée était enfin venue, mais un autre danger guettait Mykhaïlo Ivassiouk. Car au lieu de le laisser partir pour Solikamsk, on voulait l'envoyer dans un véritable camp de la mort à Kniaj-pogost. Et ce fut de nouveau Choulder qui le sauva pour la deuxième fois. Il fit faire à Mykhaïlo Ivassiouk une piqûre qui eut pour conséquence de le plonger dans une forte fièvre; on considéra alors qu'il était atteint d'une grave maladie, et on l'envoya

à l'infirmerie d'où il put sortir, enfin, en retrouvant la liberté qu'il avait connue dans sa vie antérieure: "Je commençais une nouvelle vie. Elle ne se différenciail en rien de la précédente" [2, p. 180].

Le roman de Mykhaïlo Ivassiouk se caractérise par un style ramassé et lapidaire, qui sait allier avec bonheur une respiration de lutteur et une architecture de visionnaire. Son texte se concentre sur ces fameux "nœuds" où tout se joue en quelques pages, où l'homme dévoile son visage, où les destins se souident, où le temps et l'espace se rétrécissent dans le cercle étroit de quelques huis clos révélateurs de notre condition, qu'il s'agisse d'un camp de travail,

d'une cellule de prison ou d'une chambre d'hôpital. C'est un roman métaphysique où, abreuvés de leur propre sang et bientôt écrasés sous un rocher d'inhumanité, les Sisyphe des temps modernes entonnent une plainte universelle.

Références

1. Fauconnier B. Une traversée du mal // Magazine littéraire, – 2001. – № 394.
2. Ivassiouk M. Au royaume des vertoukhaï. – Tchernihvtsi, 2007.
3. Meyronnis Fr. De l'extermination considérée comme l'un des beaux-arts. – P.: Gallimard, 2007.

*The body of the article goes on to discuss the times of the last century, affected both by Nazism and Communism. The author emphasizes the roots and grounds of the Soviet totalitarian horror, characterizing the 20th century as merciless, cruel and ferocious, immoral, giving a feeling of abandoned hope. Neither an executioner nor a victim. It should be stressed; it was an executioner who played a part of a main hero. At the same time, the information about victims is far beyond disclosed and available, than concealed and hidden totalitarian torturers' secret archives (revealing their dreadful experience and activities). However, a plethora of books, published both in East and West, are the testimony, serving as a guideline on the way to the evil traces. Ivassiouk's recently watched phenomenon – the book *In Vertukhais' (Prison Warden's) Reign* – being an abundant source for a scientific research – has become excellent evidence to that.*

Key words: totalitarianism, communism, Evil, book-testimony, Bukovina, Petchorlag, Mykhaïlo Ivassiouk.

Рассматриваются предпосылки возникновения сталинского тоталитаризма, который наложил отпечаток на большую часть XX в. и исследуются некоторые произведения современных зарубежных философов и литературоведов, посвящённых этому явлению. Основное внимание посвящено анализу вышедшей посмертно книги "В царстве вертухаев" известного украинского писателя М.Ивасюка, в которой автор описал страдания и ужасы, пережитые в Печорлаге на протяжении трёх лет.

Ключевые слова: тоталитаризм, коммунизм, зло, книга-свидетельство, Буковина, Печорлаг, раб, круги ада.